

LE DRAPEAU DU PETIT JOHANN

La guerre, la néfaste guerre de 1870, venait de se terminer par un bien dur traité.

Et les hommes pleuraient, et les femmes prenaient le deuil, car c'était fini, bien fini, jamais plus les trois belles couleurs de France ne flotteraient en terre loiraine!

Cependant, M. Blumen, gouverneur de Thionville, était dans un cruel embarras.

La cérémonie avait été fixée à quatre heures du soir, et aucun ouvrier ne voulait placer le drapeau au sommet de l'église, car, dans la nuit, un orage avait éclaté sur la ville, et la pluie tombée en abondance rendait les toiles aussi glissantes qu'un mat de coque bien savonné.

En vain M. Blumen avait-il promis une forte prime à celui qui serait assez courageux pour planter l'étendard allemand au sommet de la flèche dorée du clocher dentelé; personne ne s'était présenté.

—Faites entrer! ordonna-t-il brièvement.

—L'enfant pénétra dans le cabinet.

Il était malingre et souffreteux, et bien qu'il eût douze ans, il paraissait à peine en avoir neuf.

Cependant, une grande énergie se lisait dans ses yeux vifs, qui brillaient comme des escarboucles, illuminant d'une lueur étrange son visage pâle, mais résolu.

—Monsieur, dit-il simplement, je viens vous proposer d'aller mettre le drapeau au sommet de l'église. On m'a assuré que vous offriez pour cela, une forte prime; je serais heureux de la gagner.

M. Blumen regarda avec étonnement son interlocuteur; était-il possible que cette pauvre petite créature eût l'audace de tenter ce que les hommes vaillants et forts n'avaient pas osé entreprendre?

—Tu n'as donc pas peur? demanda-t-il brusquement.

—L'enfant secoua fièrement les boucles blondes qui auréolaient son jeune front, il répondit: —Non, je n'ai pas peur!

M. Blumen sourit; et, soulagé d'un poids énorme de la pensée qu'il ne serait plus destitué: —Eh bien! dit-il puisque tu es si brave, je compte sur toi. Retourne à quatre heures. Tout sera prêt, car, tu le comprends, on ne peut pas hisser un drapeau sans tambour ni trompette. Je vais prévenir les notables, convoquer mon conseil, réunir les pompiers et avertir la fanfare.

—C'est cela, monsieur, répondit l'enfant rayonnant de joie; qu'il y ait du monde, beaucoup de monde, pour acclamer le drapeau!

Puis, saluant, il sortit en murmurant: —Je savais bien qu'il ne fallait bien désespérer.

Il était un brave enfant, le petit Johann Hanser, un enfant au cœur des français.

Il était tout jeune encore, lorsqu'il sentit s'éveiller en lui les sentiments héroïques qui le faisaient vibrer aujourd'hui; cependant il n'avait jamais oublié le matin vermeil d'une fête à la première fois, lui était apparu, dans une apothéose de gloire, le symbole sacré de la Patrie.

Pour récompenser Johann de son extraordinaire sagesse, Catherine, sa mère, lui avait promis de le conduire à la grande revue de Metz.

Ensemble, ils étaient partis de bon matin, elle, sanglée dans son corset de velours noir; lui, gentil à croquer dans le costume du pays, avec ses longs cheveux naturellement frisés.

blancs clairs des filles mettaient une note gaie, et les grands-neuds de leur coiffure volaient, au-dessus de leurs cheveux dorés, comme de gigantesques papillons.

A grand-peine Catherine, traversant la cohue, parvint à conduire son fils au premier rang. Il était temps!

Déjà les soldats arrivaient. Il marchaient d'un air martial, soulevant sous leurs pas, vers le ciel bleu, une immense nuage gris.

Frappés par les rayons d'un soleil ardent, les fusils brillaient, les baïonnettes scintillaient et les casques de cuivre des cavaliers étincelaient comme des casques d'or massif.

Tout à coup, le colonel, un vieux sec, la poitrine constellée de décorations, commanda d'une voix de stentor: —Sabres... main!

Les escadrons s'arrêtèrent net; un cliquetis sec se fit entendre, et toutes les armes brandies en un seul mouvement allumèrent dans les rangs un immense éclair d'argent.

Alors, au grand galop de son cheval, s'avancant le porte-étendard, élevant fièrement au-dessus des troupes le drapeau tricolore. Les tambours battirent, les trompettes sonnèrent aux champs et l'éclatante soie française d'or épanouit sa gloire aux yeux de tous.

Johann, très pâle, les lèvres serrées, la poitrine haletante, le cœur agité d'un souffle inconnu d'héroïsme, restait immobile et muet.

Catherine lui toucha l'épaule: —Salut, mon fils, s'écria-t-elle, salue! C'est le drapeau qui passe. Par lui on vit, pour lui il faut savoir mourir!

—Ah! les beaux jours! Mais comme ils étaient loin! Maintenant la France était en deuil!

Le drapeau, si longtemps victorieux, était vaincu; le sang des milliers de braves tombés combattant pour son honneur n'avait pu le sauver de la défaite.

Et Johann, qui l'avait acclamé, claquant joyeux dans le vent, le vit repasser étroit en sa gainie, comme en un linceul.

Le jour même ses parents expiraient sous ses yeux, près des ruines fumantes de leur maison, incendiée par un obus prussien. Ah! se venger!... Venger sa patrie!... Venger le drapeau!...

Johann ne songeait qu'à cela. Et, lorsqu'il connut l'embarras de M. Blumen, il se dit que jamais occasion plus belle ne se présenterait à lui.

Il dressa ses plans, et, dédaigneux du châtiment auquel il s'exposait, il s'en fut trouver le gouverneur, et lui offrit ses services.

M. Blumen avait accepté ses offres avec empressement.

A présent, Johann, s'éloignant de la ville, s'enfonçait dans la campagne environnante.

Au milieu des champs dévastés par l'orage récent, les fleurs se dressaient plus fraîches et plus embaumées, comme un gage de résurrection et de vie.

L'onde leur avait rendu la jeunesse, la force, l'éclat, le parfum. Tiges, feuilles, corolles, tout s'était redressé, tout avait recouvré sa grâce. Et, au fond des calices, les gouttes de pluie resplendissaient comme autant de gemmes précieuses.

Un instant, Johann contempla ce magnifique spectacle; puis, il se baissa et, avec une hâte fébrile, se mit à cueillir une gerbe de bleuets d'azur, d'éclatants coquelicots, de virginales marguerites.

Bientôt, la moisson se fit lourde sur ses faibles bras.

Alors, il s'assit près du talus herbeux, et choisissant avec soin les fleurs bleues, blanches et rouges, il en composa un bouquet, un superbe bouquet tricolore!

Quand il eut fini, il le lia avec un brin de ficelle, le cacha sous sa pauvre veste, et paisiblement regagna Thionville.

Le soleil commençait à baisser, lorsque Johann, un drapeau prussien tout neuf dans la main droite, son bouquet précieux serré contre sa poitrine haletante, déboucha sur le toit de l'église.

Pour arriver jusqu'à la flèche du clocher, il fallait ramper, en s'accrochant aux aspérités des toiles.

A chaque instant, Johann butait, glissait, se raccrochant, avançant avec courage, nullement intimidé par les regards qu'il sentait fixés sur lui.

Car tous avaient voulu assister à l'étonnante ascension.

même M. Blumen, placé au milieu de son conseil, flanqué à droite par la fanfare, à gauche par les pompiers.

Ah! le bon tour qu'il allait leur jouer!

Et, riant d'un rire étrange, il continua son escalade.

Quand il eut atteint le faite du clocher, il détourna son regard et le porta en haut.

Des petits nuages moutonneux et roses couraient, laissant libre un beau ciel gris pâle, que le crépuscule prochain ferait noir.

Alors, un peu de regret vint au cœur de Johann, quand il pensa qu'il ne verrait plus tout cela qu'à travers les étroits barreaux d'une geôle.

Car, bien sûr, après ce qu'il allait faire, on le jetterait en prison pour le reste de ses jours!

Cependant, il n'hésita pas. Et comme sur l'ordre de M. Blumen, la fanfare attaqua une marche triomphale, il déchira l'étendard allemand, le lança dans le vide, et, saisissant son bouquet tricolore, il le planta résolument au sommet de la flèche en criant: —Vive la France!

Et il lui sembla qu'il grandissait, que sa voix était un tonnerre et que toute la terre germanique entendait son cri et voyait les trois couleurs de son bouquet.

Mais, au même instant, une sourde clameur de malédiction et de mort monta jusqu'à lui.

Alors, sans souci du danger, ivre de la sainte ivresse des martyrs, l'enfant se dressa debout, criant toujours: —Vive la France!

Mais soudain le vertige le saisit; il vacilla, lâcha prise et vint s'abîmer sur le sol.

Les spectateurs poussèrent un cri d'horreur.

Et comme M. Blumen, épouvanté, répétait d'une voix saccadée: —Qu'a-t-il fait le petit malheureux, qu'a-t-il fait?

Johann se redressa, par un suprême effort, et montrant les fleurs bleues, blanches et rouges que la brise du soir agita à-haut mollement, il murmura dans un râle d'agonie: —J'ai vengé mon drapeau!

Le jour de l'an DU Père Choucroute

Comme il portait un vieux nom d'Alsace tout bériné de "a" et "d'h," un de ces noms qui écorchent l'oreille et qu'écorche la langue, on l'appelait le père Choucroute.

Il avait l'âge de la retraite, la tête rasée, le ruban rouge à la boutonnière, l'allure militaire.

Le père Choucroute habitait la province. Depuis la guerre, il s'était retiré à F... et y occupait trois pièces à proximité du quartier de cavalerie.

Les sonneries de trompette réglaient son existence; il se couchait à l'extinction des feux.

On ne lui connaissait ni parent, ni ami, ni attachement. Il ne recevait jamais de visites, jamais de lettres.

Cependant chaque année, le premier janvier, le père Choucroute quittait dès l'aube son logement de la place d'Armes et se rendait chez la fiancée de la Grand'Rue. Là, gravement, mais d'un air content, il se faisait composer un bouquet de fleurs et de légumes.

Il mettait une pièce de cent sous sur le comptoir et quittait la boutique emportant son bouquet enveloppé d'un roide corset de papier blanc.

Cela ne laissait pas d'intriguer les commerçants de la ville... Derrière les rideaux, la malignité provinciale l'épie; le bonhomme a conscience de la curiosité qu'il excite. Il sait qu'à ce moment l'épicière du coin, la "dame" du capitaine, la bonne de l'évêque, l'aide du pharmacien et le porteur de dépêches — tout parcourent qu'ils puissent être — donneraient volontiers deux sous pour savoir à qui le père Choucroute destine ces fleurs.

Les hommes ricanent et hazardest les épaules; les femmes, que la lecture quotidienne des feuilletons romanesques, font d'instinct des amoureux, font d'instinct des amoureux, font d'instinct des amoureux.

L'opinion publique n'admettant pas la possibilité d'une existence régulière prête à ceux qui n'ont rien à dissimuler tous les vices cachés et veut qu'un vieux soldat qui vit comme une nonne soit suspect à sa femme de ménage.

A petite pas, le père Choucroute suit son chemin. Au tournant de la rue, le miroir en pan coupé du Petit Louvre (nouveau) et les confecteurs le regardent en passant son image.

qui va offrir des fleurs à sa patronne ou pour un libretto qu'il n'en va la souhaiter bonne et heureuse à sa belle!

Devant la porte, le père Choucroute monte en tramway. Tandis que la voiture le transporte à l'extrémité de la ville, le vieux soldat regarde ses voisins d'un œil indulgent: petits employés gâtés de frais, ouvriers eudi-manchés aux visages décriés par le labeur quotidien, rentiers économes; des familles entières, père, mère, enfants.

Les parents mannaient de l'obligation de donner des étrennes, les marmottes excités d'en avoir reçu... Tous, aisés ou indigents, portant un air de quelques mystérieux paquets entortillés d'un papier, ceinture d'une ficelle.

Et le père Choucroute éprouve une satisfaction d'amour-propre à être semblable à ses semblables: rien ne le distingue de ses frères plus heureux... il a — comme les autres — les mains embarrasées.

Un parfum combiné de charcuterie et de bière s'échappé d'une brasserie et cette odeur bien connue évoque les souvenirs du vieux Alsacien.

Les saucisses, la bière... Au dehors la neige qui orate les sapins... au dedans le poêle ronflant, les culvres plus beaux que l'or, les étains plus clairs que l'argent et debout sur le seuil une belle fille au teint de fleur, coiffée d'un grand papillon noir... La vision s'efface, le révoeur est brutalement rappelé à la réalité.

—Qui qui n'a pas donné sa correspondance? Le père Choucroute balbutie, s'excuse et descend à la hâte.

De son petit pas saccadé il reprend sa promenade, tenant son bouquet droit devant lui, tel un drapeau.

Il monte jusqu'au clocher, redescend la rue aux Anes, quitte le faubourg, traverse le jardin public, passe devant la maréchalerie, contourne la halle aux grains. La cantinière l'a vu passer le long des remparts, la lonzée de hochales constate sa présence devant le parvis de la cathédrale, le caissier du café de la Jeune France le signale trois fois...

A la tombée de la nuit le père Choucroute se dirige vers la gare et muni d'un billet de seconde classe prend le train pour Paris.

—Monsieur attend quelqu'un? Le petit vieux grommelle un monosyllabe qui ne signifie ni oui ni non et fait signe au garçon de laisser le deuxième couvert.

Le restaurant de modeste apparence est presque vide le premier janvier un dîner en famille chez les parents, les grands-parents. Les orphelins et les célibataires ont presque toujours des amis qui les accueillent ce soir-là. Le père Choucroute est seul au monde et en ce jour de fête familiale il prend un soin touchant à cacher sa misère sentimentale.

A une table voisine une femme dîne seule, elle a un visage douloureux et des vêtements noirs.

Il la regarde, elle le regarde, leurs yeux se rencontrent; de la parité de leurs destinées naît une sympathie mutuelle.

Pourquoi ne récipréciterais-je pas leur isolement et leurs convertis? Pourquoi ces deux compagnons d'infortune ne dîneraient-ils pas ce soir en tête à tête?

Le vieux brave étend timidement son pas le proposer... Il mange tristement devant l'assiette vide, le verre renversé, la serviette pliée en bonnet d'évêque et le petit pain intact qui semblait attendre sa convive que le père Choucroute n'espérait pas...

Le premier jour de l'année s'achève... Des voitures sillonnent les rues, des familles entières regagnent leur logis; le père et la mère calculant la dépense occasionnée par cette journée de fête, tirent par la main des enfants qui ont mal au cœur pour avoir mangé trop de bonbons.

Une ombre passe solitaire, celle d'un petit homme propre, à l'allure militaire, qui serre contre sa poitrine un bouquet lamenable. Oh va-t-il?... A qui destine-t-il ce bouquet? Il suit la rue Royale, gagne le terre-plein de la place de la Concorde. Devant la statue de Strasbourg le vieux soldat s'arrête. Pieusement il se découvre, puis avec gaucherie, très vite, le cœur battant, il dépose ses fleurs aux pieds de la statue.

Lorsque à minuit le père Choucroute rentre dans son logement de la place d'Armes et se couche sans avoir reçu ni donné un baiser, le vieux solitaire songe qu'en jouant chaque année à ses concitoyens cette comédie paternelle et un brin ridicule, il se donne à lui-même la douce illusion d'être attendu... désiré... aimé... quelques part... par quelqu'un ou quelqu'une...

LE Prix de Gymnastique

(Monologue pour jeune fille)

ERNESTINE DE SAINT-AFFLEGEANT

—Elle entre, vêtue de blanc, tenant à la main un petit volume de prix et portant, sur la tête, une couronne de feuilles de chêne.

—L'air décroché! le prix de gymnastique!

Décroché est le mot! Il y a un mois, p'pa vient me voir au lycée — le lycée Bernardin de Saint-Pierre — et me dit: —Ernestine, ma fille, tu es l'orgueil de mes vieux jours, je compte absolument que tu remporteras un prix à la prochaine distribution.

—Oui, p'pa! —Comme récompense, ajouta-t-il, nous passerons le mois d'août aux Pyrénées: je te ferai voir le "cirque de Gavarnie!" —Engore un nouveau cirque! Là-dessus, je me mis à réfléchir.

L'orthographe, il n'y fallait pas penser — les idées nouvelles remplaçant l'orthographe par la sténographie. Enfoncée, l'orthographe!

L'écriture! —Vieux jeu, l'écriture. Jadis, un père disait encore à son fils: —Mon enfant, avec une belle écriture, on arrive à tout.

C'est faux, à présent. Mon cousin, qui vient d'entrer au ministère, écrivait si mal qu'on l'a nommé tout de suite "chef de bureau."

Dans les autres branches utiles de l'enseignement, les vieilles branches, j'étais bien capable d'attraper quelques accessits: mais un prix, p'pa voulait un prix!

D'autre part, j'entendais toujours cette phrase qui sonnait si délicieusement à mes oreilles: —Je te ferai voir le "cirque de Gavarnie!"

Evidemment, répétai-je à part moi, p'pa raffole du cirque. Moi aussi, d'ailleurs... Bon, pensai-je tout à coup, je peux flatter agréablement sa manie. La gymnastique, c'est mon fort; il n'y en a pas deux comme moi pour, la dislocation aux anneaux, et je défie toutes mes camarades au trapèze.

C'est entendu. Je vais piocher les balèzes, travailler ma barre fixe, étudier le tremplin.

Une belle science, la gymnastique, qui prend, de jour en jour, une importance capitale!

Un "sport," comme on dit à présent!

La gymnastique accompagne l'équitation, la natation, la danse, le "yachting" et le "rowing," etc., etc.

Ça peut être plus utile que le dessin d'après "la bosse"; au besoin, cela vous ouvre une carrière.

On a vu plus d'une grande dame descendre dans l'arène! C'est p'pa qui va être content! Car je regardais déjà la partie comme gagnée — et à juste raison. Je l'ai "décroché," le prix de gymnastique!

Ça été un succès, un vrai succès.

Le directeur a, tout à coup, enfilé la voix: —"Gymnastique." Premier prix: Mlle Ernestine de Saint-Afflegeant!

Là-dessus, musique, bravos, etc....

Le général a tenu à me couronner, car je ne sais si vous l'avez remarqué, mais il y a toujours un général qui préside les distributions de prix dans les lycées de jeunes filles.

Il m'a adressé quelques paroles, courtes, mais bien senties. Un orateur que ce général! Malheureusement, je ne me rappelle plus son nom.

—Mademoiselle! m'a-t-il dit, la gymnastique? br... br... ça va mieux que d'aller au café!

J'en suis devenue toute rouge tant j'étais heureuse; mais ce que mes camarades étaient jalouses! Quant à p'pa, il restait froid; mais je sentais bien qu'il était content; seulement, il ne voulait pas le laisser voir, voilà tout.

Sort pas de là! Le lendemain de la distribution, il m'a présentée sur le boulevard à un de ses amis du Cercle, le gros Gontran, qui a eu un mot flatteur pour moi.

P'pa, lui, restait froid, trop froid. Voulez-vous que je vous dise? Je crois, presque, qu'il était jaloux.

Enfin, nous partîmes pour les Pyrénées, comme il était convenu. Quelle fête! Je ne me tenais plus de joie.

Plus que jamais, je me rappelle la phrase de p'pa: —Je te ferai voir le "cirque de Gavarnie!"

—Je vais donc le voir, ce fameux cirque, me disais-je tout bas.

Eh bien! vous ne le croiriez pas. ("Avec une inflexion de voix aimable.") Le "cirque de Gavarnie," c'est, tout simplement, un vieux caillou!

Plus de Moustaches

Mesdemoiselles médez-vous des jeunes gens qui portent des moustaches! leurs baisers peuvent être mortels! Au-dessus de sa lèvre supérieure chacun d'eux offre l'hospitalité à une colonie de bacilles. Et quels bacilles! Il n'est pas de bacilles plus dangereux!

La "North American Review" rend compte des expériences qui ont été faites dans l'ancien et le nouveau monde sur cette question capitale entre toutes pour l'avenir du genre humain.

La plus importante des revues américaines n'hésite pas à reconnaître que c'est en France que ce problème a été étudié au point de vue de la plus scientifique. Deux jeunes gens, l'un de sa lèvre supérieure chacun d'eux offre l'hospitalité à une colonie de bacilles.

On ne saurait trop admirer l'héroïsme que peut inspirer l'amour de la science. Afin d'élever un problème du plus haut intérêt pour les progrès de l'hygiène une jeune savante n'a pas craint de s'exposer à une invasion de microbes apportés par les baisers de deux hommes qu'elle ne connaissait pas.

Le baiser détourné de sa destination pour devenir un sujet d'expériences de laboratoire! Le baiser scientifique! Quelle inépuisable source de méditations pour les philosophes qui s'efforcent de déterminer le trait de mesure le plus caractéristique d'une époque, et peut-être aussi quelle voie nouvelle ouverte aux vaudouillistes à la recherche de l'innéité!

Après l'arrivée des deux jeunes gens au laboratoire, les baisers furent administrés suivant la formule prescrite pour les expériences. Le jeune homme sans moustaches appliqua ses lèvres sur celles de la jeune fille qui avait été débarrassée au préalable de tout microbe au moyen d'une préparation antiseptique. Une bague stérilisée fut aussitôt passée sur les lèvres de la jeune fille et les microbes recueillis furent enfermés dans un tube de verre suivant la méthode accoutumée.

Le visage de la jeune fille ayant subi un nouveau traitement antiseptique, le jeune homme à moustaches entre en scène et procède de tous points de la même façon que son devancier. Les microbes contenus dans ce second baiser sont ensuite recueillis dans un autre tube de verre.

A bout de quatre jours, dit la "North American Review," les tubes furent ouverts. Celui qui contenait les résidus provenant du baiser de l'homme aux lèvres rasées était ouvert de taches. Chacune d'elles contenait une colonie de germes et de ferments à peu près inoffensifs. Le tube du jeune homme à moustaches renfermait, au contraire, de bacilles appartenant aux espèces les plus dangereuses. Bacille de la tuberculose, bacille de la diphtérie, germes de la putréfaction, tout s'y trouvait, même un dovet provenant de la jambe d'une araignée. Les résultats de cette expérience étaient si effrayants que personne n'osa les faire connaître à la jeune fille.

Après avoir enregistré ces redoutables constatations, le collaborateur de la "North American Review" s'écrit: —Si une femme pouvait voir avec un microscope tous les germes mortels qui sont accumulés dans la moustache d'un homme, jamais elle ne se laisserait embrasser par lui.

Est-ce bien sûr? Lorsqu'une femme est appelée à répondre une question de cette nature, elle obéit aux impulsions de son cœur et ne s'est pas le microscope qu'elle songe à consulter.

Exploit Sportif.

Les journaux égyptiens nous apportent le récit d'un exploit sportif qui a fait grand bruit au Caire: il s'agit de l'escalade de la pyramide de Giseh, appelée aussi pyramide de Khéphren ou deuxième pyramide par ou le nom couronné qui est en même temps un ascensionniste distingué, M. George Casella.

La première pyramide ou pyramide de Ousop est, on le sait, facilement accessible; mais la deuxième, ou pyramide de Khéphren, l'est beaucoup moins. Les "guides de l'étranger en Egypte" assurent que son escalade fut réussie par deux grands escaladeurs de Bonaparte, mais cet exploit passa, hier encore, pour n'avoir pas eu de lendemain. Khéphren, depuis un siècle, n'était resté que virginité.

Tenté par la difficulté d'une telle ascension, M. George Casella monta, par une belle matinée du mois de décembre dernier, à la conquête de Khéphren tandis qu'une réunion choisie et très parisienne, suivait avec intérêt ses efforts: M. Maurice Barrès, de l'Académie française; M. Pierre Baudin, M. Paul Adam, M. Léon Parsons, M. Joseph Gallier, M. Maurice Murat.

M. George Casella parvint sans difficulté jusqu'à l'endroit de la pyramide où subsiste le revêtement de granit qui couvrait autrefois le monument dans son entier. Là, commençait la partie difficile de l'entreprise. Il s'agissait de trouver sur cette surface lisse des casernes permettant à l'ascensionniste de s'agripper des pieds et des mains et de gagner ainsi le sommet. M. Casella qui, la veille, avait longuement étudié la deuxième pyramide du haut de la première, réussit à trouver un chemin et ne tarda pas à arriver au but. Des applaudissements bien mérités auxquels se joignirent les acclamations des Bédouins saluèrent le succès. Après un moment de repos, l'ascensionniste grimpa pour commença à descendre. L'opération, non moins difficile, réussit également bien.

M. Casella, toutefois, ne témoignait pas au retour d'une joie complète: n'avait-il pas trouvé au sommet de Khéphren un nom anglais accompagné de cette date: 1897? Les grandiers de Bonaparte avaient eu douze ans moins un imitateur.

Une peinture de Grunewald.

On vient de découvrir, dans l'église de Stuppach (Wurtemberg) un tableau de Mathias Grunewald qui avait jusqu'à présent échappé à la sagacité des critiques d'art. Ce peintre original, contemporain d'Albert Durer, n'est connu que par un petit nombre d'œuvres, conservées à la Pinacothèque de Munich et au musée de Colmar. Ce dernier musée en contient une série célèbre: une "Crucifixion" et un polyptique, dit "Autel d'Inenheim".

Mathias Grunewald, dans un de ses derniers ouvrages avec un enthousiasme délinant, et cette peinture, ou un réalisme outrancier se mêle au fantastique, était bien de la peinture religieuse pour Huysmans. Le tableau de Stuppach représente une "Madone" au milieu d'un riche paysage, entourée de lys et de roses, ombragée par un bouquet de figuiers et de laurier. Sur les genoux de la Vierge, se tient debout et nu l'enfant Jésus qui la regarde, en souffrant et tend la main vers le fruit.

La Madone est vêtue d'une tunique de brocart rouge et or et d'un manteau bleu. Ses cheveux, d'un blond très clair, se répandent à flots sur ses épaules. Un arc-en-ciel, au-dessus de sa tête, lui fait une auréole naturelle. Bien que restaurée à trois reprises, cette peinture, dit la "Gazette de Francfort", est très bien conservée.

Elle a été reconnue comme un Grunewald authentique par le professeur Lange, de Tubingue, et le professeur Schmidt, de Prague. Les anciens du pays croient d'ailleurs se souvenir qu'on voyait autrefois la signature de l'artiste et la date de 1510. Dans la crainte que la fabrique ne se laissât séduire aux offres des marchands, l'évêque de Rothenbourg, de qui dépend l'église de Stuppach, a interdit la vente de ce tableau.

Suicide d'un caissier de banque.

Ellinwood, Kans, 25 janvier — W. Leo Bockenohl, caissier de la banque en faillite d'Ellinwood, Kans, qui se trouvait sous caution pour avoir signé un rapport inexact sur la situation financière de cet établissement, s'est suicidé en son domicile, hier soir, en s'ouvrant une veine de la tête.

La Banque d'Ellinwood qui avait été fondée il y a 23 ans par le père de Bockenohl, était comblée jusqu'à ses jours derniers comme un établissement financier de premier ordre.